fils envers leurs parents : *Munus quodcumque est ex me, tibi proderit :* L'offrande que je fais à Dieu vous sera utile. J'ai voué à Dieu ce que vous me demandez; il n'est plus ni à vous ni à moi, mais vous aurez part au mérite de mon offrande.

Josèphe remarque que, parmi les Hébreux, les hommes et les femmes se rendaient quelquefois *corban*, c'est-à-dire, qu'ils se consacraient à Dieu ou à certains ministres pour son service. Lorsque ces sortes de personnes voulaient se faire délivrer de l'obligation qu'elles s'étaient imposée, ou du ministère auquel elles s'étaient vouées, elles donnaient au prêtre une somme d'argent; l'homme, cinquante sicles, et la femme trente. Que s'ils ne se trouvaient pas en état de satisfaire à cette somme, ils s'arrangeaient avec le prêtre, et lui donnait ce dont il voulait bien se contenter.

Corbeau (*corvus*), oiseau de rapine, de plumage noir, déclaré impur par la loi de Moïse. Noé ayant fait sortir un corbeau de l'arche pour voir si les eaux s'étaient retirées de dessus la terre, cet animal ne revint point.

Le prophète Élie s'étant retiré par l'ordre de Dieu sur le torrent de Carith, le Seigneur le fit nourrir pendant quelque temps par des corbeaux, qui lui apportaient le soir et le matin du pain et de la chair. Quelques interprètes, au lieu des corbeaux, traduisent les termes de l'original par *des Arabes* ou *des marchands*, ou même des habitants de la ville d'Arabo ou d'Oreb, près de Bethsan. Pour appuyer ces traductions, on remarque que le corbeau étant un oiseau déclaré impur par la loi, il n'y a pas d'apparence que Dieu l'eût voulu employer à ce ministère. Mais, malgré ces raisons, la plupart des interprètes et des commentateurs s'en tiennent à la version qui porte *des corbeaux*. Si ceux qui apportaient de la chair et du pain à Élie étaient des hommes, pourquoi ne lui auraient-ils pas aussi apporté de l'eau lorsque le torrent de Carith fut desséché, pour lui épargner la peine d'aller chercher une autre retraite chez une pauvre veuve à Sarepta?

Le corbeau était consacré à Apollon comme au dieu de la divination. La noirceur du corbeau est passée en proverbe : *Comæ tuæ nigræ quasi corvus.* On voit toutefois des corbeaux blancs, et ils ne sont pas rares dans les pays septentrionaux, où la neige demeure longtemps sur la terre.

Corbeaux. Il est parlé dans l'Écriture de certaines machines avec quoi on démolissait les villes et on arrachait les pierres des murailles. Ces machines s'appelaient des *corbeaux*, et les anciens s'en sont beaucoup servi dans les siéges des villes.

Corde, *funiculus*. Mettre des cordes sur ses reins ou se ceindre d'une corde, était une marque d'humiliation et de douleur : *Dieu ôte aux rois leurs baudriers, et leur donne une corde pour ceinture*, dit Job. Les serviteurs de Benadad, roi de Syrie, se présentèrent au roi d'Israël, *ayant des sacs sur leurs reins et des cordes sur leurs têtes*, pour venir implorer la clémence d'Achab envers Benadad. *Isaïe* (III, 24) menace les filles

de Sion de leur donner *pro zonâ funiculum*, des cordes pour ceintures.

Corde (*funiculus*) se met souvent pour le partage : *Je vous donnerai la terre de Chanaan, la corde de votre héritage. Joseph a une double corde*, un double lot. C'est qu'on mesurait la terre avec la corde; et Josué distribua à chaque tribu un certain nombre de cordes, d'arpents, etc. *Funes ceciderunt mihi in præclaris*, mon lot est tombé dans un excellent pays.

Les cordes de l'enfer m'ont environné, ou, comme lit l'hébreu, *les câbles de l'enfer*, du tombeau, m'ont enveloppé. Il fait allusion à ces bandelettes dont on enveloppait les corps morts, il les appelle encore au même endroit *les liens de la mort*. Les Septante, au lieu de *câbles de l'enfer*, ont traduit, au psaume XVII, 6, *les douleurs de la mort*. S. Pierre dit que le Seigneur a entraîné dans le Tartare les anges rebelles *avec les câbles de l'enfer :* il veut marquer par là des cordes d'une solidité et d'une force à qui rien n'est capable de résister.

Les cordes des pécheurs, *funes peccatorum circumplexi sunt me*, sont les piéges dans lesquels ils prennent les plus faibles, les innocents. *Les cordes des péchés* dont parle le sage (*Prov.* V, 22) sont les suites des crimes et des mauvaises habitudes : le crime ne demeure jamais impuni, soit dans ce monde, soit dans l'autre; et les mauvaises habitudes que l'on contracte sont comme des liens indissolubles dont il est presque impossible de se défendre.

Baruch parle d'une coutume fort extraordinaire des Babyloniens : *des femmes ceintes avec des cordes sont assises dans les rues, brûlant des noyaux d'olives; et lorsque l'une d'elles a été emmenée par quelque paysan, elle insulte à celle qui est auprès d'elle, de ce que la corde dont elle est ceinte n'a pas été rompue.* Il fait allusion à la cérémonie dont parle Hérodote : Les femmes babyloniennes, dit-il, ont coutume de se prostituer une fois en leur vie, en l'honneur de Melitta; elles se tiennent près le temple de la déesse, ayant des cordes autour de la tête pour marque de leur dévouement. Elles sont séparées entre elles par des cordeaux; les étrangers entrent dans ces séparations, emmènent celles qu'ils jugent à propos, et rompent les cordes dont elles ont la tête enveloppée.

Tendre le cordeau sur une ville signifie la ruiner, la détruire de fond en comble, la mettre au niveau de la terre. Jérémie (*Lament.* II, 8) : *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion, tetendit funiculum suum, et non avertit manum suam à perditione.*

Les cordages qu'on tendait pour dresser les tentes fournissent aussi diverses métaphores; par exemple : Les cordages de Jérusalem ne seront point rompus, ni les clous qui les attachent ne seront point arrachés. Et ailleurs : Vos cordages sont relâchés, et ne peuvent se soutenir. Et Jérémie, ch. X, v. 20 : *Mes tentes sont ravagées, mes cordages sont rompus*, etc.

Les Juifs ne fermaient pas les coffres ni les cassettes à la clé, mais avec des cordes liées d'une manière artificieuse. Voyez *Ezéch.* XXVII, 24.

Corde. La corde se prend encore dans l'Écriture pour la *mesure* et la durée de la vie; les Égyptiens comptaient les mesures de chemin par cordes, et l'expression des Septante a rapport à cette usage. Voyez *Psaume* CXXXVIII.

Core (*corus ou chomer*), sorte de mesure des Hébreux, qui contenait dix baths ou deux cent quatre-vingt-dix-huit pintes, chopine, demi-setier, et $\frac{310720}{704969}$ de pouce cube. Lorsque Dieu envoya des cailles pour la seconde fois dans le camp des Hébreux, chacun en ramassa en si grande quantité que ceux qui en avaient le moins en eurent jusqu'à dix cores : *Qui parùm, decem coros.*

Coriandre (*coriandrum*), plante de la famille des ombellifères, exhalant, lorsqu'elle est fraîche, une odeur de punaise très-prononcée. Les graines sèches sont au contraire un aromate fort agréable.

Moïse (*Exod.* XVI, 31; *Nombres* XI, 8) dit que la manne que Dieu donna aux Israélites dans le désert était semblable, quant à la forme, à la graine de coriandre. Mais, pour sa couleur, la manne était blanche, ou couleur de bdellium, comme le dit Moïse aux mêmes endroits, où il la compare à la coriandre.

Corne. Les Hébreux, sous le nom de *corne*, entendent quelquefois une hauteur, un angle, un coin : *Vinea facta est dilecto meo in cornu filio olei.* Mon bien-aimé a une vigne située sur une hauteur, ou sur le coin d'une montagne fertile et grasse. Plusieurs entendent *les cornes* de l'autel des holocaustes, des angles de cet autel; mais il est certain qu'il y avait outre cela *des cornes* ou des éminences aux quatre coins de l'autel, auxquelles étaient attachées quatre chaînes, d'où pendait la grille de l'autel.

La *corne* marque aussi la gloire, l'éclat, les rayons; par exemple, on dit que le visage de Moïse était environné de cornes, c'est-à-dire, qu'il était rayonnant, et qu'il en sortait comme des cornes de lumière. Et, dans d'autres endroits, on dit : *Dieu a élevé ma corne; il a élevé la corne de son oint;* c'est-à-dire, il m'a comblé de gloire; il a relevé la gloire de son roi, ou de son prêtre. *N'élevez point votre corne*, dit le Psalmiste, ne vous glorifiez point. *Sa corne sera élevée en gloire*, il sera comblé d'honneur, etc.

Comme les anciens se servaient souvent de cornes pour mettre des liqueurs, l'Écriture donne souvent le nom de cornes aux vases où l'on mettait l'huile et les parfums, soit qu'ils fussent réellement de corne, ou d'autre matière : *Imple cornu tuum oleo*, dit le Seigneur à Samuel, et allez donner l'onction royale à David. Le grand-prêtre Sadoc prit une corne d'huile du tabernacle, et en alla oindre Salomon. Job donne à l'une de ses filles le nom de *corne d'antimoine*, *cornu stibii*, ou de corne à mettre de l'antimoine, dont se servent encore aujourd'hui les femmes dans l'Orient.

La principale défense et la plus grande force des bêtes à cornes consiste dans leurs cornes : aussi l'Écriture nous donne la corne comme le symbole de la force. Le Seigneur élève la corne de David, la corne de son peuple; il brise la corne des méchants; il coupe la corne de Moab; il casse dans sa fureur toute la corne d'Israël, il promet de faire pulluler la corne d'Israël, de le rétablir en honneur, et de lui rendre sa première vigueur. Moïse compare Joseph à un jeune taureau, et dit qu'il a des cornes comme celles du rhinocéros. Les auteurs sacrés expriment souvent la victoire par ces mots : Vous les jetterez en l'air avec les cornes; vous les dissiperez comme un taureau dissipe avec les cornes tout ce qui se présente devant lui.

Les royaumes, les grandes puissances, sont aussi souvent désignés sous le nom de cornes. C'est ainsi que Daniel nous décrit la puissance des Perses, celle des Grecs, celle de Syrie et d'Égypte. Il nous dépeint Darius et Alexandre comme un bouc et un bélier qui se heurtent violemment avec leurs cornes; et Antiochus Épiphanes, comme une corne qui prononce des blasphèmes, et qui fait la guerre aux saints.

Dans ces passages, le prophète nous représente ces animaux comme ayant plusieurs cornes, dont l'une naissait de l'autre, ce qui ne doit pas surprendre, puisque dans la Barbarie et dans l'île de Chypre on voit encore aujourd'hui des béliers qui ont plusieurs cornes. Dans Daniel elles sont mystérieuses, mais le mystère est fondé sur une chose qui arrive quelquefois dans la nature.

Dans les livres des Machabées, l'aile droite et l'aile gauche d'une armée sont nommées la corne droite et la corne gauche. Il est dit que le Seigneur vient de Pharan tout environné de gloire et de majesté, *ayant des cornes dans ses mains;* c'est-à-dire, ayant les mains armées de dards enflammés, de flèches de feu. Dans les auteurs profanes, on donne quelquefois aux flèches ou aux dards le nom de cornes, parce qu'autrefois on les armait de cornes. Plusieurs peuples garnissaient de cornes le bout de leurs dards; et le centaure Dorylas était armé de deux cornes de bœuf, au lieu de javelots.

Coton (*gossypium*), sorte de bourre qui entoure les graines du cotonnier (malvacées), et qui offre l'une des productions les plus précieuses du règne végétal.

« Nous croyons, dit D. Calmet, que c'est du coton qu'il est parlé dans l'Écriture sous le nom hébreu de *schesch*, et qui est traduit en latin par *byssus*. Le nom de *xilinum*, qui signifie du coton, peut dériver de *schesch* ou *xes*, et de *linum;* et celui de *gossypium*, qui signifie la même chose, peut être formé de l'hébreu *ægos*, une noix, et *pioth*, les bouches, parce que la noix qui porte le coton s'entr'ouvre, et fait voir la bourre dont elle est remplie. »

Coudée (*cubitus*), sorte de mesure usitée chez tous les anciens. Les Hébreux la nomment *amma*, comme qui dirait la mère des autres mesures. La coudée originairement n'était autre que la distance depuis le coude replié, jusqu'à l'extrémité du doigt du milieu

de la main. Cette mesure est la quatrième partie de la taille d'un homme bien proportionné. La coudée ordinaire est de dix-huit pouces. La coudée hébraïque, selon la supputation de M. Cumberland et de M. Pelletier de Rouen, que nous avons suivie, est de vingt pouces et demi, mesure de Paris. Plusieurs autres la fixent à dix-huit pouces juste. Les Talmudistes remarquent que la coudée hébraïque était plus grande d'un quart que la romaine. Origène a cru que la coudée dont se servit Noé dans la construction de l'arche était de six coudées ordinaires. Saint Augustin a suivi le sentiment d'Origène, et traite de ridicules les objections que quelques-uns faisaient contre l'énorme grandeur qu'aurait eue l'arche en suivant ces dimensions.

Louis Capelle et plusieurs autres ont prétendu qu'il y avait chez les Hébreux deux sortes de coudées, l'une sacrée et l'autre commune : la première, de trois pieds de roi, et la seconde d'un pied et demi. Voici les preuves dont on appuie ce sentiment : Moïse (*Nomb.* XXXV, 4) assigne aux lévites mille coudées (*sacrées*) autour de la ville de leur demeure; et, au verset suivant, il leur en donne deux mille (*de communes*). De même (III *Rois* VII, 15) on donne dix-huit coudées aux deux colonnes de bronze qui étaient dans le temple de Salomon; et au second livre des *Paralipomènes*, III, 15, on les fait de trente-cinq coudées; ce qui ne peut se concilier qu'en distinguant deux sortes de coudées, dont les unes sont le double des autres.

Villalpand, et plusieurs écrivains après lui, ne donnent à la coudée sacrée qu'un palme par-dessus la coudée ordinaire. Il prétend que Moïse a parlé de la coudée commune, lorsqu'il a dit (*Deut.* III, 11) qu'elle était de la grandeur ou de la mesure du bras replié de l'homme, *ad mensuram cubiti virilis manûs;* et que la coudée sacrée avait un palme par-dessus cette autre coudée commune, comme il est assez bien marqué dans *Ézéchiel*, XL, 9, et XLIII, 13 : *Istæ mensuræ altaris in cubito verissimo, qui habebat cubitum et palmum.*

Nonobstant ces raisons, nous sommes persuadés que parmi les Hébreux, depuis leur sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone, il n'y eut qu'une sorte de coudée, qui est la même que la coudée d'Égypte, dont on a pris depuis quelques années la mesure sur les anciens étalons du grand Caire; et que ce n'est que depuis le retour de la captivité, que l'Écriture a marqué deux sortes de mesures pour distinguer l'ancienne coudée hébraïque de celle de Babylone, à laquelle les captifs s'étaient accoutumés pendant leur séjour au-delà de l'Euphrate. C'est sur cela qu'est fondée la précaution que prend Ézéchiel de remarquer que la coudée dont il parle est la vraie et l'ancienne coudée, plus grande d'un palme que la coudée ordinaire. A l'égard des autres passages, il est aisé d'y satisfaire sans recourir à cette coudée sacrée, que l'on prétend avoir été double de l'ordinaire.

Coupe. On peut voir ce que nous avons dit sur le mot *Calice*. *La coupe de bénédiction* est celle que l'on bénissait dans les repas de cérémonie, et dans laquelle on buvait à la ronde. C'est ainsi que, dans la dernière cène Jésus-Christ bénit le calice de son sang après le souper, et le fit boire à tous ses apôtres. *La coupe de salut*, dont il est parlé dans les *Psaumes*, est une coupe d'action de grâces que l'on buvait en bénissant le Seigneur, et en lui rendant grâce de ses miséricordes. On en voit encore la pratique dans le troisième *livre des Machabées*, où les Juifs d'Égypte, dans les festins qu'ils firent pour leur délivrance, offrirent des coupes de salut.

Les Juifs ont encore aujourd'hui de ces coupes d'action de grâces, que l'on bénit dans les cérémonies de leurs mariages, et dans les repas qu'ils font pour la circoncision de leurs enfants. Quelques commentateurs croient que *la coupe de salut* n'est autre chose que le vin que l'on répandait sur les victimes d'action de grâces, suivant la loi de Moïse.

La coupe, dans le style de l'Écriture, marque aussi quelquefois le partage : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei;* parce que dans les repas on donnait à chacun sa coupe, que l'on remplissait de vin autant de fois qu'il en avait besoin : ou bien le Prophète parle de ces coupes que l'on buvait en cérémonie, et chacun à son tour. *Dieu est mon héritage et ma coupe :* je ne veux avoir aucune part à l'héritage, aux festins, aux sacrifices, aux partages, à la société des méchants; Dieu seul me suffit, il est mon partage et ma coupe; je n'en désire pas davantage.

La coupe de Joseph dont parle l'Écriture, et que l'on cacha dans le sac de Benjamin, le plus jeune des frères de ce patriarche, est le sujet de plusieurs différentes conjectures, fondées sur les paroles des officiers de Joseph : *La coupe que vous avez volée est celle dans laquelle mon seigneur boit, et dont il se sert pour prédire l'avenir.*

On demande si en effet Joseph se servait de la coupe pour prédire l'avenir, ou si ces gens le croyaient ainsi, ou s'ils disent cela suivant l'opinion commune des Égyptiens, qui tenaient Joseph pour un grand magicien, où s'ils le disent pour intimider les frères de Joseph, leur faisait accroire que Joseph, qu'ils ne connaissaient pas encore pour leur frère, était un homme très-expert dans l'art de deviner, qui avait connu par la vertu de son art le vol qu'ils lui avaient fait.

Tous ces sentiments ont leurs défenseurs. Il est certain que les anciens avaient une sorte de divination par la coupe. Les Orientaux disent que l'ancien roi Giamschid, qui est le Salomon des Perses, et Alexandre-le-Grand avaient des coupes par le moyen desquelles ils connaissaient toutes les choses naturelles, et quelquefois même les surnaturelles. Les anciens parlent de certaines coupes divinatoires pleines de vin ou d'autres liqueurs, que l'on répandait en cérémonie du côté de l'anse, et dont on tirait des présages pour l'avenir. Pline parle des divinations par le moyen des eaux et des bassins. Or, voici de quelle manière on devinait par le gobelet. On y jetait

de petites lames d'or ou d'argent, ou quelques pierres précieuses sur lesquelles étaient gravés certains caractères; après quelques invocations et cérémonies superstitieuses, on consultait le démon. Il répondait en plusieurs façons : quelquefois par des sons articulés, quelquefois il faisait paraître sur la superficie de l'eau les caractères qui étaient dans le gobelet, et formait sa réponse par leur arrangement : quelquefois il traçait l'image de la personne au sujet de laquelle on l'avait interrogé.

D'autres fois on attachait un anneau à un fil, qu'on tenait suspendu sur l'eau qui était dans la coupe. L'anneau marquait par ses différentes percussions les choses qu'on voulait savoir. Quelquefois aussi on jetait, dans l'eau qui était contenue dans le gobelet, des gouttes de cire fondue, qui s'arrangeaient avec art, et formaient les réponses aux questions qu'on avait faites.

Nous ne prétendons nullement prouver par-là que Joseph se soit servi de la coupe pour deviner : il était certainement très-habile dans la science de prédire l'avenir; mais ce n'était pas une science acquise, ni un art curieux et diabolique : c'était une vertu surnaturelle que Dieu lui avait communiquée et qui lui avait attiré cette haute considération où il était dans l'Égypte. Il n'est pas incroyable que les Égyptiens, et peut-être une partie de ses gens, le crussent vraiment magicien, et qu'ils en aient parlé suivant cette prévention; mais il ne s'ensuit pas qu'il ait usé de la coupe pour deviner.

Le texte hébreu, même de la *Genèse*, peut avoir un autre sens : *N'est-ce pas la coupe dans laquelle mon seigneur boit, et qu'il cherche avec beaucoup de soin?* Ou bien : *N'est-ce pas la coupe dans laquelle mon seigneur boit, et par laquelle il vous a éprouvé?* Il vous éprouve, si vous êtes aussi reconnaissant que vous devez l'être des bontés qu'il a eues pour vous. Cette coupe servira à donner une preuve de votre ingratitude et de votre infidélité.

Couronne. Il est souvent parlé de couronne dans l'Écriture, et il paraît que l'usage en était fort commun parmi les Hébreux. Le grand-prêtre portait une couronne, qui ceignait sa mitre ou son bonnet par le bas, et qui se nouait par derrière la tête. Au-devant était une lame d'or, sur laquelle étaient écrits ces mots : *La sainteté est au Seigneur.* Il semble que les simples prêtres, et même les simples Israélites, portaient aussi une espèce de couronne, puisque Dieu ordonne à Ézéchiel de ne pas ôter sa couronne, et de ne pas prendre les marques d'un homme qui est dans le deuil; ce qui marquait que les Israélites dans leur captivité en useraient de même, et ne pourraient pas témoigner leur douleur de la mort de leurs proches. Cette couronne était un simple ruban, ou un bandeau, nommé en hébreu *péer*, dont les Juifs se ceignaient la tête; coutume qui leur était commune avec plusieurs autres peuples d'Orient, qui n'avaient rien autre chose sur la tête que ce bandeau ou ruban, lequel ne différait du diadème des princes que par la couleur et par le prix. Lorsque Moïse ordonne aux Israélites de porter les paroles de la loi comme une couronne sur la tête, et comme un bracelet sur la main, il insinue que l'usage des couronnes et des bracelets était commun parmi eux.

Les nouveaux mariés et les nouvelles mariées portaient des couronnes, mais plus précieuses et plus belles que l'ordinaire. On se couronnait de fleurs dans la prospérité, dans les festins, dans la joie.

On confond souvent *la couronne*, *le diadème*, *la mitre*, *le bandeau royal*, *la tiare*. La couronne se donnait aux dieux, aux rois et aux princes, comme la principale marque de leur dignité. David prit la couronne du dieu Moloch ou Melchom, qui était d'or et enrichie de pierreries, et la mit sur sa tête, ou plutôt il la suspendit sur sa tête, car elle pesait un talent, c'est-à-dire, cent soixante-treize marcs, six onces, trois gros, un demi-gros, vingt-deux grains, et deux septièmes. L'Amalécite qui se vantait d'avoir tué Saül, apporta à David le diadème ou bandeau royal de ce prince. L'épouse du *Cantique* invite ses compagnes à voir le roi Salomon avec le diadème dont sa mère lui avait fait présent au jour de ses noces. C'était une bande de toile précieuse, et ornée de broderie, travaillée apparemment par la reine Bethsabée. On mit le diadème sur la tête du jeune roi Joas, lorsqu'on le présenta au peuple pour le reconnaître. Les idoles des Babyloniens portaient des couronnes d'or, dit Baruch. Les reines portaient aussi le diadème parmi les Perses. Le roi Assuérus avait honoré de cette marque de puissance la reine Vasthi son épouse; et après qu'il l'eut répudiée, il accorda la même faveur à Esther. Dieu dit qu'il a mis une couronne d'or sur la tête de la nation juive, qu'il représente comme son épouse. On envoyait des couronnes d'or aux vainqueurs, aux rois et aux conquérants.

Les rois prenaient quelquefois plusieurs diadèmes, lorsqu'ils avaient plusieurs royaumes. Par exemple, le roi Ptolomée, ayant conquis la Syrie, fit son entrée à Antioche, et mit sur sa tête deux diadèmes, celui d'Égypte et celui d'Asie. Dans l'*Apocalypse*, le dragon à sept têtes avait sept diadèmes, un à chaque tête, et dans le même livre, la bête qui sortait de la mer ayant dix cornes avait aussi dix diadèmes. Enfin, le Verbe éternel, le vrai et le fidèle, avait sur la tête plusieurs diadèmes : *In capite ejus diademata multa.*

Les époux et les épouses portaient des couronnes le jour de leurs noces; nous l'avons déjà remarqué dans Salomon. Isaïe le prouve encore, *Quasi sponsum decoratum coronâ;* et Ezéchiel, *Coronas speciosas in capitibus eorum.* Le même prophète insinue la même chose pour l'épouse : *Dedi coronam decoris in capite tuo.*

Les personnes élevées en dignité portaient le même ornement. Aman dit au roi Assuérus, que celui que le roi veut combler d'honneur, doit être revêtu d'habits royaux, et porter un diadème sur la tête; ces honneurs furent en effet donnés à Mardochée : il paraissait en public avec une couronne d'or : *Fulgebat vestibus regiis.... coronam auream portans in capite.*

Enfin, dans la joie, dans les festins, dans les réjouis-

sances, on portait des couronnes ou des diadèmes : mais il y avait toujours de la différence entre la couronne des rois et des grands, et celle des particuliers, soit dans la forme ou dans la matière. Le diadème des rois était d'ordinaire un bandeau blanc dont ils se ceignaient le front, et dont les extrémités, nouées derrière la tête, retombaient sur le cou. Quelquefois ils étaient d'un tissu d'or orné de pierreries. Celui du grand-prêtre des Juifs, qui est le plus ancien dont on ait la description, était une bande d'or posée sur le front, et nouée par derrière avec un ruban de couleur d'hyacinthe ou de bleu céleste; ce diadème ou cette couronne ne se mettait, qu'après que le grand-prêtre avait pris son bonnet.

Couronne d'épines de Notre-Seigneur. Les soldats de la garde de Pilate, pour insulter à Jésus-Christ, qui se disait roi des Juifs, lui mirent sur la tête une couronne d'épines. On ne sait pas de quelle sorte d'épines elle était composée. Les uns croient que c'était de l'aubépine, d'autres du nerprun, d'autres de l'épine-vinette, d'autres du groseiller, et d'autres du jonc marin ou de l'acacie. (Voyez *Épine*.)

Couronne, dans le sens figuré, signifie l'honneur, la joie : *La couronne des vieillards est la grande prudence* (*Eccli.* XXV, 8). *Vous êtes ma joie et ma couronne*, dit S. Paul aux Philippiens (*Philipp.* IV, 1). Ce mot se met aussi pour la récompense, parce qu'on couronnait les vainqueurs dans les jeux publics.

COURRIERS. (Voyez *Postes*.)

CRÉANCIERS. Suivant l'ancien droit des Hébreux et de plusieurs autres peuples, le créancier avait droit de vendre ou de réduire en esclavage ses débiteurs insolvables, avec toute leur famille.

CROCODILE (*crocodilus*) (1), animal amphibie, cruel, VORACE, de la forme à peu près d'un lézard, mais beaucoup plus gros; il se trouve principalement dans le Nil. On en a vu aussi dans le fleuve d'*Arat*, dans la Mauritanie et dans les Indes. Il paraît qu'on en a vu aussi dans la Palestine, puisque Pline et Ptolémée parlent de la ville nommée *Crocodilôn*, entre Ptolémaïde et Césarée de Palestine. Le crocodile est couvert d'écailles très-dures et très-difficiles à percer, excepté sous le ventre, où il a la peau tendre. Il a la gueule grande, avec des dents aiguës et séparées qui entrent l'une dans l'autre; et il en a plusieurs rangs. Il est fort bas sur ses pieds, et rampe presque par terre. Il court avec beaucoup de vitesse, mais il ne se tourne pas aisément. Il vit longtemps, et on dit qu'il croît toujours jusqu'à la mort; mais cela n'est nullement vraisemblable. On en voit de la longueur de quinze ou dix-huit coudées.

Les crocodiles font leurs œufs sur la terre ou sur le sable des rivages. Ces œufs sont comme des œufs d'oie; et quelquefois ils en font jusqu'à soixante. Ils les couvrent dans le sable, afin que la chaleur du soleil contribue à les faire éclore. Lorsqu'on les éventre ou qu'on les blesse, ils sentent fort bon. Il y a diverses manières de les prendre. Quelquefois on les attrape avec de grands hameçons, auxquels on attache de la chair de porc, qu'ils aiment beaucoup. D'autres fois, on les prend dans des fosses couvertes de branchages et de terre, où ils tombent, et d'où ils ne peuvent sortir. On dit que l'ichneumon, ou rat d'Inde, qui est de la grosseur d'un chat domestique, écrase les œufs du crocodile lorsqu'il les rencontre sur le rivage, qu'il entre même dans le ventre de cet animal lorsqu'il le trouve endormi la gueule ouverte, qu'il lui ronge les entrailles et le fait mourir.

Les Égyptiens lui rendaient des honneurs divins (1), particulièrement ceux d'Arsinoé, et ceux qui demeuraient aux environs de Thèbes et du lac Mœris; mais ceux de Tentyre et d'Éléphantis, les tuaient et les mangeaient. Nous croyons que c'est de ces peuples que Job a voulu parler, lorsqu'il a dit : *Que ceux qui maudissent le jour, et qui sont près de susciter le léviathan* ou d'éveiller le crocodile *maudissent le jour de ma naissance!* Voyez aussi le psaume LXXIII, 14 : *Vous avez brisé la tête du léviathan, et vous l'avez donné à manger aux peuples de Chus.*

Job fait une peinture admirable du crocodile sous le nom du léviathan, dans les chapitres XL, ỳ 20 et suiv.; et XLI, 1, 2, etc. On peut voir Bochart, *de Animal. sacr.*, part. 2, l. V, c. 16.

Il est parlé dans le *Lévitique* d'une espèce de crocodile nommé, en hébreu, *choled*, que les Septante ont rendu par *crocodile de terre*, et qui est mis parmi les animaux impurs. Ce crocodile de terre se nourrit des plus odorantes fleurs qu'il puisse trouver, ce qui fait l'on estimer ses intestins pour la bonne odeur. Saint Jérôme dit que les Syriens mangent de ces sortes de crocodiles, qui ne vivent que sur la terre. Quelques interprètes traduisent l'hébreu *choled* par *une tortue*, ou *une grenouille verte*. Saint Jérôme a suivi les Septante, en traduisant *crocodile*.

CROISSANT, sorte d'ornement que les filles de Jérusalem portaient (*Isai.* III, 24). Voy. ci-après *Lunules*.

(1) Crocodile (*crocodilus*), genre de reptiles de l'ordre des sauriens. Son nom vient, dit-on, de deux mots grecs qui signifient *qui craint le safran*. Cette étymologie, fort incertaine, est fondée sur un préjugé qui donne aux crocodiles de l'horreur pour cette plante

(1) Hérodote (liv. II, § 148) dit que les souterrains du fameux labyrinthe d'Égypte *servaient de tombeau* aux crocodiles sacrés, mais non pas qu'on les y nourrissait, ce qui, du reste, ne se concevrait pas facilement. C'est une erreur de Bossuet, qui a été reproduite par Rollin.

On a dit aussi que le crocodile était utile aux Égyptiens, en ce qu'il défendait le pays contre l'incursion des voleurs arabes : cela est fort douteux. Cicéron dit : *Possem de ichneumone utilitate, de crocodilorum, de felium dicere* (*De Nat. deor.*, I, § 36); mais il aurait été vraisemblablement assez embarrassé pour dire quelle pouvait être l'utilité des crocodiles. Enfin, on a prétendu que les hommages des Égyptiens s'adressaient particulièrement à une espèce de crocodiles d'un naturel fort doux; malheureusement pour cette explication, on lit dans Élien (*Hist. des Animaux*, X, 21), et dans Maxime de Tyr (*Dissert.*, XXXVIII), que les crocodiles sacrés dévoraient les enfants de leurs adorateurs.

(LETRONNE.)

CROIX. Sous le nom de croix, nous entendons un gibet composé de deux bois croisés, soit qu'ils se croisent à angles droits au haut de l'un d'eux, ou au milieu de leur longueur, ou en croix de saint André, ou en forme de fourche. Le grec *stauros* qui signifie une croix, se met aussi souvent pour un simple bois fiché en terre, nommé par les Latins *palus* ou *vallum:* mais la croix, proprement dite, ressemble au T. La croix était le supplice des plus vils esclaves : on appelait ce supplice *servile supplicium*. C'était une grande infamie à un soldat, à un officier, à un homme de condition, d'être mis en croix (1). Ce supplice était si commun parmi les Romains, que les peines, les afflictions, les chagrins, les mauvaises affaires, s'appelaient croix, et qu'on se servait du verbe *cruciare* pour toutes sortes de châtiments et de peines de corps et d'esprit.

Le supplice de la croix était commun chez les Syriens, les Égyptiens, les Perses, les Africains, les Grecs, les Romains et les Juifs. Le pannetier de Pharaon fut décapité, selon la prédiction de Joseph, puis son cadavre fut attaché à la croix. Aman avait fait dresser une grande croix pour y attacher Mardochée; mais il y fut pendu lui-même. Josué fit pendre à une croix le roi de Haï, et Moïse pendit de même à des poteaux ou à des croix les princes d'Israël qui s'étaient laissé aller aux abominations de Béel-Phégor. Tout le monde sait que ce supplice était très-commun parmi les Grecs et les Romains; et il est inutile d'en rapporter des preuves et des exemples, on en trouve à chaque pas dans l'histoire.

Les Juifs reconnaissent qu'à la vérité on crucifiait les hommes dans leur nation, mais ils nient qu'on les y ait crucifiés tout en vie. On les faisait premièrement mourir, puis on les attachait à la croix par la main ou par le cou. Voyez l'article *Supplice*. On trouve, en effet, plusieurs exemples d'hommes ainsi attachés au poteau après leur mort. Mais on peut montrer, par des preuves indubitables, que souvent aussi on les mettait en croix tout en vie. Les adorateurs de Béel-Phégor, et le roi de Haï, dont on a parlé, furent pendus tout vivants, aussi bien que les descendants de Saül, qui furent livrés aux Gabaonites. Le Psalmiste, en parlant de la mort du Messie, dit : *Ils ont percé mes pieds et mes mains, et ils ont compté tous mes os*. Le prophète Zacharie dit qu'au jour du jugement les Juifs verront celui qu'ils ont percé de clous : *Aspicient ad me quem confixerunt*. Josèphe raconte qu'Alexandre, roi des Juifs, ayant fait crucifier huit cents de ses sujets rebelles, ordonna que l'on mît à mort au pied de leur croix et à leurs yeux, pendant qu'ils vivaient encore, leurs femmes et leurs enfants.

La loi ordonnait qu'on ne laissât pas les suppliciés attachés à la croix jusqu'après le coucher du soleil, parce que celui qui est ainsi pendu est maudit de Dieu : *Son cadavre ne demeurera point attaché au poteau, mais on l'en détachera avant le coucher du soleil, parce que le pendu est anathème du Seigneur*. Josué ayant fait crucifier le roi de Haï, ne laissa son corps à la croix que jusqu'au soir. Les Juifs croient que les âmes de ceux qui demeurent attachés au gibet, et sans sépulture, ne jouissent pas de la paix, ne profitent pas des prières que l'on fait pour elles, et demeurent vagabondes jusqu'à ce que leurs corps soient ensevelis; ce qui est conforme au sentiment des Grecs et des Romains.

Quelquefois on attachait le patient la tête en bas : c'est ainsi que saint Pierre voulut être crucifié par respect pour Jésus-Christ son maître, ne se croyant pas digne d'être mis en croix comme lui. Sénèque parle de ce supplice : *Alios converso capite in terram suspendere*. Eusèbe remarque qu'en Égypte on fit souffrir le même supplice à plusieurs martyrs. Quelquefois on allumait au pied de la croix un feu pour faire mourir le patient à la flamme et à la fumée. L'empereur Alexandre Sévère fit ainsi mourir un trompeur, un charlatan, un vendeur de fumée, afin qu'il y eût quelque rapport entre son crime et son supplice : *Præcone dicente : Fumo punitur qui fumum vendidit*.

La manière ordinaire de crucifier était d'attacher le criminel avec des clous, un à chaque main, et un aux deux pieds, ou un à chaque pied, car la chose n'était pas uniforme, les anciens nous représentant Jésus-Christ, tantôt crucifié avec quatre clous, et tantôt avec trois. Souvent aussi on attachait avec des cordes; et ce supplice, qui paraît plus doux en un sens, puisqu'il cause moins de douleur, était plus cruel en un autre, puisqu'il faisait languir plus longtemps les patients.

Avant que d'attacher le patient à la croix, on le fouettait d'ordinaire avec des fouets ou des étrivières, ce qui passait pour plus dur et plus infamant que d'être frappé de verges. Quelquefois on attachait à ces fouets des osselets ou des morceaux d'os, pour faire souffrir davantage le criminel. On fouetta rudement notre Sauveur durant sa passion. Pilate l'ayant condamné, le fit fouetter, et le livra pour être crucifié. On attachait assez souvent les esclaves criminels à une fourche ou à une croix, et on les promenait ainsi par la ville en les frappant de verges. C'est ainsi que l'on chargea Jésus-Christ du bois de sa croix; et, comme il succombait sous le faix, on contraignit Simon le Cyrénéen de la porter après et avec lui.

Le criminel était crucifié tout nu. Le Sauveur du monde ne fut pas apparemment plus épargné que les autres à qui l'on faisait souffrir ce supplice. Les soldats partagèrent entre eux ses habits, mais ils tirèrent au sort sa tunique, qui est l'habit de dessous, et qui se portait sur la chair comme la chemise. Les chrétiens, par respect et par un principe de pudeur, ont représenté Jésus-Christ couvert d'une manière décente, tantôt entièrement vêtu, tantôt couvert depuis les reins jusqu'aux genoux, tantôt seulement couvert

(1) Chez les Juifs, plus une croix était élevée, plus le supplice était infamant. Plusieurs savants prétendent que par la même raison la croix de Notre-Seigneur dépassait les hauteurs ordinaires. Voy. *Gretser, De Cruce*, I, 7.

d'un voile sur les parties que la pudeur veut qu'on cache. Mais cet usage ne prouve nullement que l'on en usât ainsi pour l'ordinaire, ni qu'on ait eu cet égard pour Jésus-Christ qu'on ne connaissait pas, et qui a voulu se charger de la peine et de la honte de nos iniquités.

La croix est le symbole des ignominies et des souffrances; c'est, pour ainsi dire, la devise et la gloire des chrétiens.

Cresital. (Voy. ci-après *Verre*.)

Cuisse. Abraham envoyant son serviteur Eliézer pour chercher une femme à Isaac son fils, lui dit : *Mettez votre main sous ma cuisse, et jurez-moi, par le Seigneur, que vous ne prendrez aucune femme chananéenne pour la faire épouser à mon fils.* Jacob, au lit de la mort, dit de même à Joseph son fils : Mettez votre main sous ma cuisse, et promettez-moi avec serment de ne me pas enterrer dans l'Egypte. Depuis ce temps, nous ne voyons pas qu'en aucune occasion les Juifs aient employé cette cérémonie dans leurs jurements. On ignore les motifs de cet usage, et toutes les conjectures des commentateurs ne satisfont pas. Les Juifs croient que ces patriarches, par cette action, voulaient exiger le serment par la circoncision, qui était alors le caractère de la vraie religion; d'autres, qu'ils faisaient jurer par le Messie, qui selon le langage des Juifs, devait sortir de la cuisse des patriarches. Josèphe dit que l'on était encore dans cette pratique de son temps; et on assure que les Juifs pratiquent encore à présent cette manière de prêter serment entre eux.

Les âmes qui sont sorties de la cuisse de Jacob, c'est-à-dire, les personnes qui sont sorties de lui immédiatement, ou médiatement, par ses fils et par ses filles. Cette expression est très-commune dans l'Écriture.

Les Juifs portaient l'épée ou le coutelas sur la cuisse : *Accingere gladio tuo super femur tuum.* Et dans le *Cantique* : *Uniuscujusque ensis super femur suum propter timores nocturnos.*

Frapper sur sa cuisse marque un grand étonnement, une grande douleur : *Postquàm ostendisti mihi, percussi femur meum.* Et *Ezéchiel* (XXI, 12) : *Clama et ulula.... quia gladio traditi sunt, idcircò plaude super femur.* Dans le livre des *Juges*, il est remarqué que Samson fit tant de maux aux Philistins, qu'ils mettaient la jambe sur la cuisse : *Ita ut stupentes suram femori imponerent.* Ils demeuraient tout interdits et comme sans résolution, tenant leurs jambes sur la cuisse.

Cumin (*cuminum*), genre de plantes de la famille des ombellifères, ne renfermant qu'une espèce, le cumin officinal, qui est originaire de l'Égypte et du Levant. Les graines du cumin ont une odeur assez agréable et une saveur piquante; leurs propriétés sont analogues à celles de l'anis; elles sont rarement employées en médecine. Les Hollandais en mettent dans leurs fromages, les Allemands dans leur pain, les Turcs dans tous leurs ragoûts. Les pigeons en sont très-friands.

Jésus-Christ, dans *saint Matthieu*, XXIII, 23, dit aux scribes et aux pharisiens qu'ils sont fort soigneux de payer la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, tandis qu'ils négligent les œuvres et les pratiques essentielles de la loi divine.

Cygne (1). Le cygne est un gros oiseau aquatique, qui a le cou long et fort droit : il est très-blanc, excepté quand il est jeune. Ses jambes, ses pieds et son bec sont noirs; son bec approche de celui de l'oie, mais il est un peu plus rond et un peu crochu en bas par le bout; les deux côtés du dessous de ses yeux sont noirs et éclatants comme de l'ébène. Cet oiseau étend ses ailes à la manière des voiles, afin que le vent le pousse quand il est dans l'eau. Il se nourrit d'herbes et de quelques grains, comme l'oie; il vit fort longtemps, et on en a vu qu'on dit avoir vécu trois cents ans. Il y a une espèce de cygne qui a le pied droit comme les serres d'un oiseau de proie : il s'en sert pour prendre du poisson en plongeant; mais son pied gauche est comme celui d'une oie, et ne lui sert qu'à nager. Il y en a encore une autre espèce, qui a toutes les plumes de la tête, du côté de la poitrine, marquées à l'extrémité d'un point jaune comme de l'or tirant sur le rouge; et c'est apparemment cette espèce de cygne qu'Horace appelle *purpurei*, et à qui il fait traîner le char de Vénus. Le cygne était consacré à Apollon comme au dieu de la musique, à cause qu'on croyait qu'il chantait très-mélodieusement lorsqu'il était près de mourir (2). Le texte latin de l'Écriture ne parle du cygne que dans le dénombrement des oiseaux dont il est défendu de manger.

Moïse met le cygne parmi les animaux impurs; au moins, c'est ainsi que saint Jérôme a traduit l'hébreu *tanschemeth*, que les Septante ont entendu du porphyrion, qui est un oiseau qui a les jambes et le bec rouges comme le porphyre.

Cyprès (*cupressus* ou *cypressus*), arbre fort haut, fort droit, qui ne vient que difficilement, dont le fruit est inutile, dont les feuilles sont amères, et dont l'odeur même et l'ombre sont dangereuses : *Arbor natu morosa, fructu supervacua, baccis torva, folio amara, odore violenta, ac ne umbrâ quidem gratiosa*, dit Pline. D'où vient que les Romains le regardaient comme un arbre funeste, et qu'on l'employait dans les cérémonies lugubres et dans les funérailles. Le bois du cyprès est toujours vert, fort massif, de bonne odeur, et n'est jamais ni pourri ni vermoulu, non plus que celui du cèdre, de l'ébène, de l'if, du buis, de l'olivier; il hait le fumier et les lieux aquatiques, qui le font mourir. On distingue le cyprès mâle et le cyprès femelle : les branches du premier sont comme horizontales, et celles de la femelle sont droites; et c'est de cette dernière que l'on prend ordinairement pour les palissades des jardins et pour en dresser des pyramides. Les fruits du cyprès sont ronds, couleur d'olive, gros comme des noix dans leur maturité, et viennent dans des endroits séparés. Les Latins l'appellent *conus*, à cause de sa figure. Ce fruit est composé de quelques espèces d'écailles, qui cachent dans leurs fentes de petites semences aplaties et anguleuses. Cet arbre croit fort bien de graine, et vient fort vite.

Le cyprès est commun sur le mont Liban, et les auteurs sacrés tirent quelquefois des comparaisons du cyprès comme d'un arbre beau et grand : *Je me suis élevée comme le cèdre dans le Liban, et comme le cyprès dans le mont Hermon.* Le mont Hermon faisait comme partie du Liban. Et ailleurs : *Simon, fils du grand-prêtre Onias, a paru comme un olivier qui pousse ses rejetons, et comme un cyprès qui s'élève en hauteur.* L'épouse du *Cantique* dit que *les lambris de sa maison sont de cyprès.* L'hébreu porte *beroth*, que plusieurs entendent du sapin; mais il vaut mieux l'entendre d'une espèce de cyprès nommé *bruta*, qui a l'odeur et la solidité du cèdre, mais qui ne vient pas si grand.

(1) Cygne (*cygnus*), genre d'oiseaux de l'ordre des palmipèdes, et voisin des oies et des canards. La blancheur des cygnes est passée en proverbe; cependant la Nouvelle-Hollande en produit de noirs.

(2) L'opinion que les cygnes ne chantent que quand ils sont près de mourir, et qu'alors ils chantent fort mélodieusement, est cependant fondée sur quelque chose de réel. Les observations des modernes et particulièrement de M. Mongez, ont constaté que les cygnes sauvages sont doués d'une espèce de chant. Ainsi les anciens ne se sont pas trompés en leur attribuant cette faculté; ils ont erré seulement en l'attribuant à tous les cygnes sans distinction, tandis qu'elle est particulière aux cygnes sauvages. Voy. Mongez, *Dictionnaire des Antiquités*, article *Cygnes*.

(Letronne.)

D

Daim (*dama* ou *damula*), bête fauve et sauvage, de grandeur moyenne entre le cerf et le chevreuil, portant ses cornes tournées en avant, mais dont les perches et chevillures sont larges et plates, et non rondes. Il est naturellement fort peureux et fort timide. Le daim passait pour un animal pur, et dont la chair était bonne à manger; on estime surtout le jeune daim pour la délicatesse et le bon suc de sa chair. Il en est parlé dans le *Cantique*, dans les *Proverbes* et dans *Isaïe*, comme d'un animal beau, aimable, prompt à la course. L'hébreu *tzeb*, ou *tzebi*, se prend pour le *chevreuil* et pour le *daim*.

Décalogue. Ce sont les dix principaux points de la loi de Moïse, contenus dans les dix-sept premiers versets du chap. XX de l'*Exode*. Le nom de *décalogue* est formé du grec *deca*, dix, et *logos*, parole; comme qui dirait *les dix paroles*, qui est le nom que les Juifs donnent aux dix préceptes dont j'ai parlé. Voyez *Lois*.

Décurion, officier des troupes romaines qui commandait à dix hommes; il y en avait aussi dans les armées des Hébreux, comme on le voit par Moïse, qui, par le conseil de Jéthro, son beau-père, établit des chefs de mille hommes, des chefs de cent, de cinquante et de dix hommes pour gouverner le peuple, pour le juger, et pour le conduire en paix et en guerre. Judas Machabée, en suivant cette disposition de Moïse, établit dans son armée de toutes ces sortes d'officiers. Joseph d'Arimathie est nommé dans l'Évangile, *noble décurion*; mais le texte grec porte *riche conseiller* ou *riche sénateur*; saint Luc, simplement *conseiller*. On appelait *décurions* les sénateurs des villes municipales et des colonies; et c'est apparemment ce qui a obligé l'auteur de la Vulgate à traduire le grec *bouleutès* par *decurio*.

Dédicace. Fête de la dédicace du temple de Jérusalem. (V. *Hanuca*.)

Déluge (*diluvium*). On appelle ainsi dans l'Écriture, non seulement cette terrible inondation par laquelle Dieu fit périr tous les hommes et tous les animaux terrestres et aériens qui ne se trouvèrent pas dans l'arche, mais aussi toutes sortes d'inondations ou d'amas d'eau extraordinaires. Ainsi, le Psalmiste parlant des eaux de la mer ou d'une violente tempête, l'exprime sous le nom d'un déluge. On remarque dans le langage commun les mêmes expressions. On donne le nom de déluge à toutes les inondations extraordinaires, comme celles qui arrivèrent du temps de Deucalion et d'Ogygès, et à celles que nous voyons dans nos rivières après de longues pluies ou après des orages extraordinaires. Dans le sens spirituel et allégorique, on dit un déluge de maux, d'afflictions; dans le style de l'Écriture, les grandes eaux marquent de grandes calamités.

Mais on entend principalement sous le nom de *déluge* celui qui arriva sous Noé, et dans lequel, comme dit saint Pierre, il n'y eut que huit personnes qui furent sauvées. Voyez *Arche*.

Demain, se met dans l'Écriture pour le temps à venir indéfiniment; par exemple : *Lorsque demain votre fils vous demandera ce que veut dire cette cérémonie du rachat du premier né, vous lui direz : Le Seigneur nous a tirés de la terre d'Égypte par la force de son bras.* (*Exod.* XIII, 14; *Deut* VI, 20.) Dans le style des Orientaux, *aujourd'hui* signifie souvent la vie présente, et *demain* la vie future. Jésus-Christ défend à ses disciples de s'inquiéter *du lendemain*, et leur dit que le lendemain aura soin de lui-même; qu'aujourd'hui suffit sa malice, ses inquiétudes, etc.

Démon. Les Grecs et les Latins donnent ce nom aux bons et aux mauvais anges, mais bien plus communément aux mauvais anges. En français, ce terme est borné aux seuls mauvais esprits. Les Hébreux ont exprimé le nom de démon par ceux de *serpent*, de *satan* ou *tentateur*, de *seddim* ou destructeurs, de *sehirim*, boucs ou velus; et, dans les livres écrits en grec, par ceux de *dæmones* ou *diabolus*, c'est-à-dire, *calomniateurs* ou *esprits impurs*, ou autres semblables. Le prince des démons est nommé Béelzébub, Sammael, Asmodée, Bélial, Satan, Dragon, ange exterminateur, prince des puissances de l'air.

Les Juifs donnent au chef des démons le nom de Sammael, comme nous lui donnons celui de Lucifer.

Denier (*denarius*), sorte de monnaie romaine que l'on estime ordinairement à dix sous de France; elle